

Jusqu'ici je n'ai cherché qu'à déblayer le terrain, d'abord en définissant soigneusement mes termes, et en expliquant impartialement la psychologie de l'idéation, puis en indiquant la nature de la question qui va être considérée, et enfin en montrant le niveau auquel l'Intelligence atteint sous la logique des récepts, sans aucune aide possible de la logique des concepts.

Il ne reste qu'un point encore à examiner dans ce chapitre-ci. Nous voyons continuellement supposer et affirmer avec confiance, comme si la chose était certaine, que l'ordre le plus simple ou le plus primitif de l'idéation est celui qui a trait seulement aux objets de perception particuliers, ou spéciaux. Les idées naissantes d'un enfant sont supposées se cristalliser autour du noyau fourni par des récepts individuels; les animaux les moins intelligents, sinon les animaux en général, sont supposés, comme Locke le dit, avoir, « seulement avec des idées particulières, telles qu'ils les reçoivent des sens ». J'accepte ceci, si l'on veut dire seulement (comme je comprends que Locke veut le dire) que les enfants et les animaux ne sont pas capables « d'eux-mêmes », constamment, intentionnellement, « de composer et de créer des idées complexes ».

Pour composer intentionnellement ou d'eux-mêmes leurs idées, il leur faudrait pouvoir *penser* à leurs idées *en tant* qu'idées, ou pouvoir mettre consciemment une idée devant l'autre comme deux objets distincts de pensée, et *dans le but connu de la composition*. Pour accomplir ceci, il faut la réflexion rétrospective; c'est donc une sorte d'activité mentale impossible à l'enfant et à l'animal, puisqu'elle se rapporte aux concepts, distingués des récepts. Mais, comme nous l'avons maintenant bien vu, il ne s'ensuit pas que, parce que les idées ne peuvent être ainsi groupées par l'enfant ou l'animal, *intentionnellement*, il est impossible qu'elles soient groupées. Locke reconnaît très clairement que les animaux « reçoivent et retiennent ensemble plusieurs combinaisons d'idées simples pour en former une idée complexe ». Il nie seulement que ces animaux « puissent d'eux-mêmes les grouper, et en faire des idées complexes ». Ainsi Locke distingue clairement les récepts des concepts, et je ne pense pas qu'aucun psychologue moderne — surtout après les preuves qui viennent d'être citées — s'élèvera contre cette doc-

trine. Mais, dans mon opinion, beaucoup de psychologues se sont fourvoyés en admettant que l'ordre le plus primitif de l'idéation ne se rapporte qu'aux particuliers, ou que, dans l'ordre chronologique, le souvenir des récepts précède l'existence des récepts. Il me paraît qu'avec un peu de réflexion et d'observation, on voit qu'il est certain qu'aussitôt que des idées de quelque sorte commencent à être formées, elles sont formées non seulement comme des souvenirs de récepts particuliers, mais aussi comme des récepts rudimentaires; et que, dans le développement ultérieur de l'idéation, la genèse des récepts avance partout du même pas que les récepts. Je dis qu'il suffit d'un peu de réflexion pour montrer qu'il *doit* en être ainsi, et de très peu d'observation pour montrer que cela *est*.

Car, *a priori*, plus les facultés de perception sont frustes, et moins elles doivent être aptes à prendre connaissance des particuliers. Le développement de ces facultés consiste en l'efficacité toujours croissante de leur analyse, ou *connaissance* des différences de plus en plus petites de détail, et, en conséquence, de la *reconnaissance* de ces différences en diverses combinaisons. De là suit que plus les facultés de perception sont faibles, et plus elles ont affaire à des distinctions plus grandes, ou distinctions de classe, parmi les objets d'expérience sensitive, et moins elles s'occupent des distinctions plus fines, ou distinctions individuelles. Ou encore, ce qui devient par la suite des différences de classe constituées, dans les premières phases de l'idéation, les seules distinctions; ce sont donc les mêmes que, plus tard, les distinctions individuelles. Qu'en résulte-t-il? Il en résulte certainement que, dans l'individu comme dans la race, quand ces distinctions originellement individuelles commencent à devenir des distinctions de classe, elles laissent dans l'esprit une impression indélébile de leur première origine: c'étaient les récepts originels de la mémoire, et si elles se sont, par la suite seulement, différenciées, en s'organisant en parties particulières, ceci n'empêche pas qu'à travers tout le processus, elles conservent toujours leur unité organique; l'esprit doit toujours continuer à reconnaître que les parties qu'il a ultérieurement perçues comme se développant successivement hors de ce qui d'abord lui était connu seulement comme un tout, sont des parties qui ap-

partiennent à ce tout — ou, en d'autres termes, que les particuliers plus nouvellement observés sont des membres de ce qui maintenant est perçu comme une classe. C'est pourquoi, et simplement *a priori*, nous pouvons bannir l'hypothèse toute gratuite que plus l'ordre d'Idéation est inférieur, et plus il se rapporte à des distinctions particulières, et moins à des distinctions de classe. La vérité doit être que plus les réceptifs sont primitifs, plus larges sont les distinctions de classes auxquelles ils se rapportent, pourvu naturellement que cet énoncé ne soit point appliqué au delà de la région de la perception sensitive.

En fait, nous voyons, chez les enfants et les animaux, que plus bas est le degré de l'intelligence, plus cette intelligence sera fermée à la perception de distinction de classe.

« Nous prononçons le mot *papa* devant un enfant dans son berceau, en même temps que nous désignons du doigt son père. Peu après, il balbutie à son tour le mot, et nous nous imaginons qu'il le comprend dans le même sens que nous, ou que seule la présence de son père lui rappelle le mot. Pas du tout. Quand une autre personne d'apparences analogues, vêtue d'un long paletot, portant une barbe et douée d'une voix forte, entre dans la chambre, il l'appelle aussi *papa*. Le nom était individuel, il l'a fait général. Pour nous, il s'applique à une personne seule ; pour lui, à toute une classe... Un petit garçon, âgé d'un an, avait voyagé en chemin de fer. La locomotive avec son sifflet, et sa fumée, et le grand bruit du train, frappèrent son attention, et le premier mot qu'il apprit à prononcer fut *féfer* (chemin de fer). Par la suite, un bateau à vapeur, une cafetière avec lampe à esprit-de-vin, bref tout ce qui sifflait, ou fumait, fut un *féfer* (1). »

J'ai cité ces exemples familiers d'après cet auteur, parce qu'il les rapporte comme prouvant qu'« ici il se manifeste une délicatesse d'impression qui est spéciale à l'homme ». Sans m'arrêter à rechercher si cette affirmation est justifiée par les preuves citées, ou même si l'enfant a personnellement distingué son père des autres hommes, quand il appelle pour la première fois tous les hommes du même nom, c'est assez pour mon but actuel de faire remarquer le fait seul, que, quand un enfant commence à deve-

(1) Taine, *De l'Intelligence*, pp. 16-17.

nir capable de nous montrer la nature de son idéation au moyen de la parole, il nous fournit des preuves nombreuses établissant que cette idéation est de l'ordre que j'ai appelé générique. Le vêtement, la voix, la barbe forment un réceptif auquel répondent tous les hommes ; les particularités les plus frappantes d'une locomotive s'impriment d'une façon vivante dans la mémoire, de façon que lorsque quelque objet leur ressemblant est perçu, cet objet sera réceptivement classé comme étant de caractère analogue. Ce n'est que beaucoup plus tard, quand les facultés d'analyse de la perception se seront plus développées, que l'enfant commencera à établir ses distinctions avec une « finesse » suffisante pour s'apercevoir que sa classification est trop grossière, que les ressemblances qui ont le plus frappé son imagination d'enfant n'étaient qu'accidentelles, et qu'il y a lieu de les négliger pour s'attacher à des ressemblances moins frappantes qui originellement ont passé tout à fait inaperçues. Mais, quoique le processus de classification se perfectionne incessamment avec les progrès de l'intelligence, il a dès le début été un processus de *classification*, bien que naturellement celle-ci ne se soit jusqu'ici exercée que dans le domaine de la perception sensitive.

Pareillement, en ce qui concerne les animaux, il est suffisamment évident, d'après les faits tels que ceux qui ont été cités, que les Images dont leur action adaptative dépend, sont en grande mesure génériques.

C'est pourquoi, sans préjuger en aucune manière de la question de savoir s'il y a, ou non, quelque différence radicale entre un esprit ainsi doué, et la pensée conceptuelle de l'homme, je puis considérer comme un fait acquis que l'Idéation des enfants est, dès l'origine, générique ; et de là suit que ces psychologues se sont grandement trompés qui, à la légère, supposent que la formation des idées de classe est une prérogative des intelligences plus avancées. Sans aucun doute, leur manière de voir semble plausible à première vue, parce que, dans la région de la pensée conceptuelle, nous savons que le progrès est marqué par les facultés croissantes de la *généralisation*, que ce sont les phases les plus aisées qui ont trait à la connaissance des particuliers, et les plus difficiles qui ont trait aux abstractions. Mais de la sorte on confond les réceptifs avec les concepts, et on mé-

connaît, entre les deux ordres de généralisation, une distinction qui est de première importance dans l'éclaircissement de la question. Une idée *générique* est générique parce que les idées spéciales qui la composent présentent de tels points de ressemblance *évidents* qu'elles se fondent ensemble spontanément dans la conscience. Mais une idée est *générale* pour une raison précisément opposée, et parce que les points de ressemblance qu'elle a saisis sont *cachés* à la perception immédiate, et en conséquence n'auraient jamais pu se fondre dans la conscience sans l'aide de l'abstraction intentionnelle, ou de la faculté qu'a l'esprit de travailler sciemment sur ses propres idées en tant que telles. En d'autres mots, la sorte de classification qui se rapporte aux récepts est celle qui est le plus rapprochée de la sorte de classification dont dépendent tous les processus de soi-disant « induction pratique », tels que l'erreur de prendre un bol pour une sphère. Mais l'espèce de classification qui se rapporte aux concepts est celle qui est placée le plus loin de ce groupement purement automatique des perceptions. La classification, — cela n'est pas douteux, — existe dans l'un et l'autre cas. Mais l'un est dû à l'affinité des ressemblances dans l'acte de la perception, tandis que l'autre est l'expression de l'éloignement de ces ressemblances à l'égard des associations simplement perceptuelles.

Ou encore, si nous pensons qu'il semble moins paradoxal de parler du processus de classification comme étant partout le même de nature, nous devons conclure que les groupements de récepts ont le même rapport avec ceux des concepts que les groupements des percepts avec ceux des récepts. Dans chaque cas, c'est l'ordre inférieur de groupements qui fournit des matériaux pour le plus élevé, et le but de ce chapitre a été de montrer, premièrement, que le groupement intentionnel qui caractérise les récepts peut être porté à un étonnant degré de perfection sans le moindre secours du groupement intentionnel qui caractérise les concepts, et en second lieu que, dès l'origine, l'idéation consciente a été occupée à *grouper*. Elle n'a pas eu seulement ou même principalement affaire avec l'enregistrement dans la mémoire de percepts particuliers; son œuvre principale a été le triage spontané de ces percepts, et l'arrangement spon-

tané de ceux-ci en systèmes d'idées ou d'images, et par conséquent la *réflexion spontanée dans la conscience* de beaucoup d'entre les *relations* les moins complexes — ou les *principes* les moins abstraits — qui ont été uniformément rencontrés par l'esprit dans son commerce avec un monde ordonné.